

LA
FÊTE D'AMOUR;
OU

LUCAS ET COLINETTE ;
PIECE EN VERS ET EN UN ACTE.

Par Madame FAVART.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens Ordinaires du Roi, le 5 Décembre 1754.*

NOUVELLE ÉDITION,
Augmentée de la Musique.

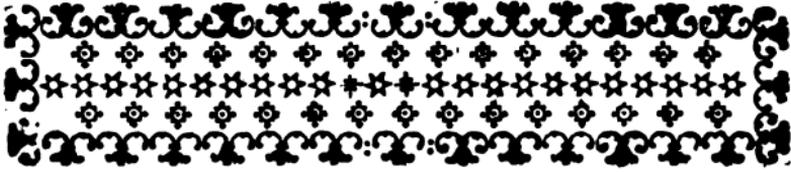
A



ACTEURS DU PROLOGUE.

MAdame FAVART.

M. CHANVILLE.



PROLOGUE.

M. CHANVILLE.

OUÉ faisons-nous dans le Foyer ?
Allons nous habiller , afin que l'on commence.

Madame FAVART.

Pour un instant encor je demande quartier :
Si vous sçaviez ... je suis dans une transe...
En vérité je meurs de peur.

M. CHANVILLE.

Ah ! vous voulez jouer l'Auteur !

Madame FAVART.

Je ne le suis que trop peut-être , pour ma gloire.

M. CHANVILLE.

Çà , parlons sérieusement ;
Vous voudriez me faire accroire
Que la Piece est de vous ?

Madame FAVART.

Je vous en fais serment.

M. CHANVILLE.

Tant pis , je crains qu'elle ne tombe.

A ij

4

P R O L O G U E.

Madame FAVART.

Vous me tournez l'esprit.

M. CHANVILLE.

Quoi ! très-réellement

Vous en êtes l'Auteur ?

Madame FAVART.

Eh ! oui.

M. CHANVILLE.

Gare la bombe !

Madame FAVART.

J'en tomberai malade de chagrin ;

Il vaut mieux ne la pas donner.

M. CHANVILLE.

Quelle folie !

Après tout , il n'est pas certain

Qu'elle soit si mal accueillie ;

Par-ci , par-là , je crois qu'elle est assez jolie :

Est-elle bien de vous ?

Madame FAVART.

Ah ! voilà le refrain.

Oui sans doute : parlez , peut-elle être risquée ?

M. CHANVILLE.

Oui.

Madame FAVART.

D'ailleurs pour ce soir nous l'avons affichée.

M. CHANVILLE.

Elle pourroit fort bien ne pas l'être demain.

Madame FAVART.

Vous vous plaisez à me voir affligée.

M. CHANVILLE.

Point du tout ; & je suis un ami consolant.

PROLOGUE.

5

(*A part.*)

Elle, une piece !

Madame FAVART.

Eh bien ?

M. CHANVILLE.

Vous avez du talent ;

Votre mari du moins l'a corrigée.

Madame FAVART.

Mais quand cela seroit ainsi,

Penseriez vous que ce fût un grand crime ?

On doit consulter ceux qu'on aime & qu'on estime.

Où pourrois je trouver un plus sincere ami ?

M. CHANVILLE.

Un époux pour ami ! votre Piece est mauvaise,

Et cela n'est pas théâtral.

Madame FAVART.

Qu'a-t elle donc qui vous déplaît ?

Ce n'est qu'un rien.

M. CHANVILLE.

Un rien pour le Public est mal.

Que pensez-vous des vers ?

Madame FAVART.

Je vous les abandonne.

M. CHANVILLE.

Et par quelle raison ?

Madame FAVART.

Ils ne font pas de moi.

M. CHANVILLE.

Eh bien ! cela m'étonne.

Madame FAVART.

Je suis toujours de bonne foi :

A iij

P R O L O G U E.

Je n'ai point ce talent ; aussi quand je compose ,
 Je cherche quelque Auteur docile & complaisant ;
 Qui veuille bien donner des graces à ma prose ,
 En y jettant des vers le charme séduisant.

M. CHANVILLE.

De trouver des rimeurs vous devez être fure ,
 Et l'effain poëtique à vous plaire excité ,
 Attend l'ordre de vous : vous avez la bonté
 D'écrire quelques traits jettés à l'aventure ,
 Et vous dites après d'un ton de dignité :
 Qu'on porte cette prose à la manufacture ,
 Et qu'on la mette en vers.

Madame FAVART.

Vous voilà bien content

De pouvoir me railler ; mais convenez pourtant
 Que le plan d'une Piece est le plus difficile.

M. CHANVILLE.

Et celui-ci vous a donc bien couté ?

Madame FAVART.

Vous le trouvez mauvais ?

M. CHANVILLE.

Oh ! non , en vérité ;

Je ne suis pas assez habile
 Pour critiquer ce qui n'existe point.

Madame FAVART.

Il faut prouver cela ; j'insiste sur ce point.

M. CHANVILLE.

Votre Piece est sans fond ; c'est un ouvrage érique :
 La Scene est au village ; & sans sçavoir pourquoi ,
 Vous y campez l'Amour qui n'y fait nul emploi :
 Un personnage aussi métaphysique ,

P R O L O G U E.

7

Avec trois payfans , n'est-il pas déplacé ?

Madame **F A V A R T.**

Je crois que pour ce Dieu c'est un choix très-sensé ;

Dans les cieux il s'endort à côté des Déeses.

Croit on que sur la terre il soit plus respecté ?

Vous sçavez qu'à la ville on n'a que des foiblesses

Que l'on prend pour la volupté.

A la Cour il se trouve encor plus maltraité ;

Sans être né sensible , on affecte de l'être ;

On jure par son nom souvent sans le connoître ;

On l'y traite à peu près comme la vérité.

Ayant donc le dessein de le faire paroître ,

J'ai cru que le village étoit l'unique lieu

Où l'on pût décemment faire passer ce Dieu.

M. C H A N V I L L E.

Ces personnages-là sont rebattus , nous lassent :

Presque toujours ils sont froids à glacer.

Croyez que de l'Amour vous pouviez vous passer.

Madame **F A V A R T.**

Jamais les femmes ne s'en passent.

M. C H A N V I L L E.

Je leur en fais mon compliment.

Madame **F A V A R T.**

Vous autres , vous avez Phœbus qui vous inspire ;

Vous l'invoquez pompeusement.

Pour nous qui ne sçavons parler que simplement ,

Nous supplions l'Amour d'accorder notre lyre.

Chacun s'adresse au Dieu de son département.

M. C H A N V I L L E.

J'espère qu'on lui fera grace ,

Puisque de votre esprit il est le précepteur ;

A iv

C'est un très-bon Régent : un pareil Professeur
Doit faire désirer d'être toujours en classe.

Madame FAVART.

Vous voulez m'effrayer par votre ton railleur.
Mais je réussirai peut-être.

M. CHANVILLE.

Par adresse.

Je gagerois que vous avez eu soin
De donner des billers pour applaudir la Pièce.

Madame FAVART.

De cet expédient un Auteur a besoin,
Lorsqu'il craint qu'on ne cherche à lui faire la
guerre.

Un tel soupçon ne peut m'être permis ;
J'éprouve chaque jour les bontés du Parterre ,
Ses applaudissemens sont pour moi des avis ;

La reconnoissance m'éclaire :

Plus il est indulgent , plus mon esprit soumis
S'efforce de trouver les moyens de lui plaire.

M. CHANVILLE.

Croyez-vous pour cela qu'il soit fort nécessaire
De devenir un médiocre Auteur ?

Madame FAVART.

En ce cas , si l'on m'épilogue ,
Je vais citer un Apologue
Qui parlera peut-être en ma faveur.

M. CHANVILLE.

Moi, je vais m'habiller ; ma foi, c'est votre ouvrage ;
Le risque est pour vous seule ; & je ne suis qu'Ac-
teur.

P R O L O G U E.

9

Madame FAVART, *au Pu^blic.*

Une jeune Fauvette, un jour, dans un bocage,
Des differens oiseaux entendoit le ramage :
Elle écoute, elle admire, elle prend des leçons.
Son gosier peu flexible, & begayant des sons,
Manqua d'abord les traits de mélodie ;
Mais le desir d'être applaudie
Lui donna l'art de moduler ses tons.

Je crois que cette fable est faite pour m'instruire.
Les oiseaux que j'entends chanter
Sont les Auteurs que l'on admire,
Et que je voudrois imiter :
Contenter le Public est ce que je desire :
A mes premiers essais s'il daigne se prêter,
A faire mieux un jour je parviendrai peut-être :
Par mon peu de talent je n'ose m'en flater ;
Mais le desir de plaire est toujours un grand maître.

Fin du Prologue.



ACTEURS DE LA PIÈCE.

L'AMOUR.

LUBIN, *Jardinier.*

COLINETTE, *Fille de Lubin.*

LUCAS, *garçon Jardinier de Lubin,*
& *Amoureux de Colinette.*

La Scène se passe dans le Jardin de Lubin.



LA
FÊTE D'AMOUR,
OU
LUCAS ET COLINETTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMOUR, *seul.*

L'AMOUR sous cet habit va regner au village :
Voici le jour où, tous les ans,
De ce hameau les heureux habitans,
Pour me faire agréer le plus sincère hommage,
Du plus digne d'entre eux ont soin de faire choix ;
Je l'inspire aussi-tôt, je parle par sa voix ;
L'événement répond à tout ce qu'il présage ;
De toute part on vient le consulter :
Moi-même j'ai voulu jouer ce personnage,
Et Colinette en pourra profiter.
De son cœur ingénu je réclame la dette :

La maniere de la payer
 Est jolie , & l'Amour est un Dieu qui se prête ;
 On porte envie à ceux qui l'ont pour créancier.
 Sans oser décider , ni former ses demandes ,
 Ce jeune cœur avec naïveté ,
 M'adresse chaque jour de nouvelles offrandes
 Sans le sçavoir. Veillons à sa félicité ;
 Ma gloire paroît en dépendre.
 Rien ne fait plus de tort à ma divinité ,
 Que le malheur d'une ame tendre.
 Colinette est l'objet que désire Lucas :
 Je veux le prévenir contre elle ;
 Si de sa passion l'ivresse est bien réelle ,
 Tout ce que je ferai ne l'arrêtera pas.
 Quelqu'un vient en chantant ; justement c'est Lucas.

S C E N E II.

L'AMOUR, LUCAS, *chante
 dans la coulisse.*

L'AMOUR.

BON ! voilà de la joie, & c'est-là ce que j'aime.

LUCAS.

Tatigué , pourrions-nous être triste en ce jour ?
 Je chantons d'tout nor' cœur ; morgué, chacun fait
 d'même ;

C'est aujourd'hui la fête de l'Amour ;
 Vous y présiderais : les Bangers de ç'village

Entr'eux s'disputoient ç'r'avantage ;
 Mais du moment qu'ous vous êt' présenté,
 A vous choisir j'n'avons point hésité.

L' A M O U R.

Oh ! c'est bien de l'honneur.

L U C A S.

J'ons queuqu' chose à vous dire :
 On prétend qu'en ce jour heureux ,
 Pour not' bonheur l'Amour inspire
 Le jeun' garçon qui doit li présenter nos vœux.

L' A M O U R.

Il est vrai , son esprit m'éclaire.

L U C A S.

Tant mieux ! morguene , aux amoureux
 Vor' secours s'ra bian nécessaire ;
 Je fis du nombre , n'fonnaï mot.
 J'aim' Colinette , alle est nor' vrai ballot :
 Mais moi je n'fis pas l'sian morgué , quoiqu'al'foit
 l'nôtre.

C'est la fille d'Monsieu Lubin ,
 L'mâitre Jardinier de ç'jardin :
 On m'envarroit biantôt au piautre ;
 Alle est riche , all' n'est pas pour moi.

L' A M O U R.

Que t'importe son bien ? Laisse le pour un autre ,
 Et prends Colinette pour toi.

L U C A S.

J'n'entendons rian à tout ç'biau tripotage ;
 J'nous bornons à la bian r'luquer :

Mais j'oserions nous expliquer ,
Pis qu'je n'pouvons l'aimer en but de mariage.

L'AMOUR.

Va, mon pauvre Lucas, tu n'es qu'un franc nigaud.

LUCAS.

Pour ne l'être pas tant, dit' nous donc ce qu'i' faut.

L'AMOUR.

Écoute mes conseils, afin que tu les suives.

Ce jardin-ci n'est pas à toi.

LUCAS.

Non.

L'AMOUR.

Cependant c'est toi qui le cultives.

LUCAS.

Qu'en pourrais-je conclure ?

L'AMOUR.

Quoi !

La conséquence en est certaine.

Le maître d'un jardin aimant l'oïveté ,

Jouit en paresseux de sa propriété ;

De travailler lui-même il ne prend pas la peine ;

Ses Garçons en font tous les frais.

Et les maris . . .

LUCAS.

J'entends, font de même à peu près.

Morgué, qu'd'esprit ! comm' ça dégoïse !

L'AMOUR.

On n'épouse que ceux que l'on veut attrapper.

D' A M O U R.

15

L U C A S.

Colinette n'est pas capable de m' tromper.

L' A M O U R.

Cependant elle a l'air d'une fine matoïse.

L U C A S.

J'en courrerions l' risque d' bon cœur.

Ses charmes à mes yeux ont tant de douceur ;

J' disons toujours , quand j' la voyons paroître ;

Ah ! queu plaisir , si d' tout ça j' étions maître !

Alle auroit biau me bailler du bonheur ,

J' n'en aurions jamais trop.

L' A M O U R.

On doit louer ton zèle.

En serois-tu jaloux ?

L U C A S.

Nenni : mais j' l'épirlions.

L' A M O U R.

Et si l'on tournoit autour d'elle.

L U C A S.

Pour l' empêcher , je la renfermerions.

L' A M O U R.

Ce seroit une mal-adresse :

Colinette pour lors perdrait son agrément ;

Il seroit effacé bien-tôt par la tristesse.

La beauté de bien près tient à l'amusement.

Je n'apporterai pour exemple ,

Qu'un oranger jeune & chargé de fleurs :

Avec plaisir on le contemple ,

Il parfume les airs de ses douces odeurs :

S'il est trop renfermé, cette fleur tombe à terre ;
 Les feuilles perdent leurs couleurs ;
 L'arbre jaunit, dessèche & languit dans la serre ;
 Et bien loin d'en jouir, le triste Possesseur
 Honteux de sa méprise, & devenu docile,
 Se donne bien souvent une peine inutile,
 Pour rendre à l'Oranger la vie & la fraîcheur.

L U C A S.

Vous m' baillais de l'intelligence.
 Eh ! bian, j'aurions la complaisance,
 Qu'on n' renfarmît pas l'Oranger.

L' A M O Û R.

Tu tomberois dans un autre danger.
 Un tourbillon de vent peut être
 Un beau matin viendrait tout ravager :
 C'est l'innage d'un Petit-mâitre.
 Tu le verrois avec douleur
 Arracher ce qu'un autre cueille,
 Il ôteroit toute la fleur,
 Et ne laisseroit que la feuille.

L U C A S.

Ça m' rend encor pus incertain :
 Faut donc vous croire comme un d'vin ?

L' A M O U R.

Si de te marier la fureur te possède,
 Pour devenir un sot, je te promets mon aide.

L U C A S.

Oh ! vous voulais rire, je crois :
 Ne s'aim'-t-on pas, quand on est en minage ?

L' A M O U R.

L' A M O U R.

C'étoit la méthode autrefois :
Mais ce siècle a changé l'usage ;
On aime un mois peut-être , & jamais d'avantage.

L U C A S.

Oh ! ventreguene , j' vous entends :
J' voulons être aimé pus long-tems :
J' devons agir en garçon sage.
Vous riais de voir mon embarras ?

L' A M O U R.

Point du tout ; je prévois que tu te marieras.

L U C A S.

Non, morguene: il voudroit déjà qu'on me fît piece:

L' A M O U R.

Tu consens donc qu'un autre épouse ta maitresse ?

L U C A S.

Non , tatigué , je n' voulons pas.

L' A M O U R.

Il faut pourtant que ce soit l'un ou l'autre.

L U C A S.

Eh ! bian , c'est mon affaire , & ce n'est pas la vôtre.
J' voulons là-d'ssus ruminer à part-moi.

L' A M O U R.

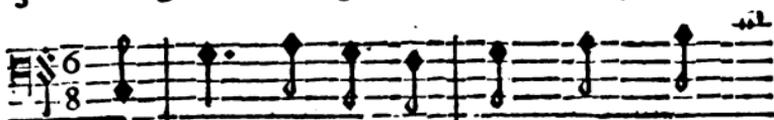
Si le sort des maris te cause de l'effroi ,
Si tu crains d'être dans leur classe ,
Pour les tromper tu sçauras mes secrets ;
Tu verras que je sçais jouer des gobelets ,
Et je te montrerai mes tours de passe-passe.

B

S C E N E I I I .

L U C A S , *seul.*

CA n'laiss' pas qu'd'être embarrassant :
 Colinette à ç' point-là feroit-elle maleigne ?
 Son minois est pourtant bian doux , bian caressant :
 Oui , mais gny a pas trop d'fiate à juger par ce feigne ;
 Si j'en croyons ç' garçon , l' mari n'est pas heureux :
 Stapendant j'avons peine à croire
 Qu'on ait un mauvais cœur & de si jolis yeux :
 Avec tout ça n'époufons point , c'est l' mieux ;
 Mais charchons à li plaire ; i' m'viant eune avifoire ;
 Alle viandra ratifiser avant peu ;
 Prévenons-la , permons la ratiffoire ;
 Ça la fatigueroit , & pour nous c'est un jeu .



Sou-vent l'tra-vail dé- plaît , Quand rian



n'en dé-dom- mage ; Mais queu plai- fir , si



c'est Pour un gen-til vi- fa- ge ! On en fait



davan- rage, Et l'on en est plus gai; Mor-



gué, Ce n'est qu'un ba- di- na- ge,



Ce n'est qu'un ba- di- na- ge.

Morgué, ça va tout seul; j'en fis surpris moi-même;
En travaillant pour moi, mon ratiou paroît lourd;

En travaillant pour ce que j'aime,
C'est eune pleume de l'Amour.

J' voyons v'nir Colinette à travers ce feuillage;

Quand j'envifageons son maintian,

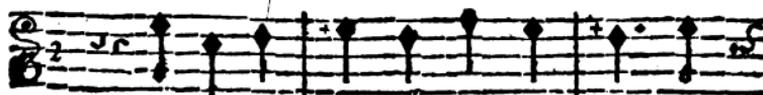
Alle me fait perdre le mian:

Retournons vite à notre ouvrage.

SCENE IV.

COLINETTE, LUCAS.

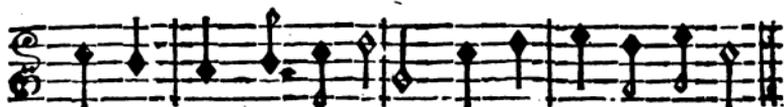
COLINETTE, *chante dans la Couliſſe.*



JE m'en al- lais de- dans nos près, Je
B ij



m'en al- lais de-dans nos près ; Mes moutons j'al-



lois gar-dais, Toureloure, Lon lan la, toureloure.

(Elle parle.)

Eh ! mon p'tit frer' Janot, si mon pere m'appelle,
Dis que j' vas travailler.

L U C A S.

A' m'torne la çarvelle.

COLINETTE, chante.

Je m'en allois dedans nos près. (bis.)

J'apportoï mon déjeuner,

Toureloure,

Lon lan la, toureloure.



(Elle parle.)

Oh ! oh ! déjà Lucas est au jardin !

Stapendant il est bian matin,

Et je fis à peine éveillée :

Mais hier j' n'eus pas l' tems d'achever mon allée,
Et je vians la finir. Ah ! mon ouvrage est fait.

L U C A S, à part.

De son étonnement j'avons l'ame ravie,

Alle y met un charme parfait.

COLINETTE.

Lucas, Lucas.

D' A M O U R.

21

LUCAS.

Quoi?

COLINETTE.

J' vous r'marcie.

LUCAS.

Et d' quoi donc nor' Bourgeoise ?

COLINETTE.

Mais

De ç' que pour moi vous v'nais de faire.

LUCAS.

Bon ! bon ! j' crois que vous vous moquais.

C'te b'fogn' là n'est que d' la misere ;

Je ne fais pas à biau coup près

Toute stella que je vourois.

COLINETTE.

Il en faut demander davantage à mon pere.

LUCAS.

Ç'n'est qu'à vous que j'en d'manderions.

COLINETTE.

Mais j' n'en ai point.

LUCAS.

Oh ! ça vous plaît à dire.

COLINETTE.

Je n' vous entendons pas.

LUCAS, *en riant.*

Eh ! bian , la , j' vous croyons.

COLINETTE.

Je n' vois pas là l' petit mot pour rire.

LUCAS.

C'est que vous n'avais pas de si bons yeux que nous :

Ils sont pus biaux pourtant ; mais la , la , patience ;

Ça vianra : l'on n' peut pas avoir tout' nor' science.

B iij

L A F É T E

COLINETTE.

J'en croyons sçavoir autant qu' vous.

LUCAS.

Allons, vous vous vantaïs.

COLINETTE.

Peur que mon per' ne s' fâche ,
 T'nais, Lucas, nous f'rons biauoup mieux
 De n' pus babiller tous les deux ;
 Allons putôt à note tâche ;
 On doit tantôt danser dans not' jardin ;
 Il faut l' mettre en érat.

LUCAS.

J'allons tailler ç' jasmin.

COLINETTE.

Et moi, ce myrthe.

LUCAS, à part.

Ah ! j'aurions bian envie

D' li parler d' mon amour.

COLINETTE.

Que dis-tu là tout bas ?

LUCAS, à part.

All' feroit, tatigué, le bonheur de ma vie.

Mais je n' fis pas heureux, ça n' m'arrivera pas.

COLINETTE.

Il s' parl' tout seul, quand on le questionne :
 Voyais donc qu'il est impoli !

LUCAS, à part.

J' la trouvons agriable en toute sa personne ;

Ça vous joura pourtant des tours à son mari.

Tatigué, qu'une femme est un rian bian joli !

COLINETTE.

Pourquoi tant me r'garder ?

D' A M O U R.

23

L U C A S.

C'est... c'est qu'vous êtes bonne
A voir ; ça réveille le goût.

COLINETTE.

Mais je n' travaillons point du tout.

L U C A S , à part.

Il faut pourtant li dir' que j' l'aime ;
Mais j' vouderions trouver un startagème ,

(A Colinette.)

Pour am'ner ça. Tout doux ! tout bellement !
Ça n'est pas bian !

COLINETTE.

Comment ?

L U C A S.

Comment !

Vous alliais retrancher des branches amoureuses.
Ne remarquais- vous pas qu'alles s'entrelaçont ?
Voyais comme alles s'embrassont !

COLINETTE.

Il est vrai ; queuqu' ça signifie ?

L U C A S.

Que la nature les instruit ,
Qu'alles s'aimont , & qu'il s'ensuit
Qu'alles méritont bian qu'on leux laisse la vie.

COLINETTE.

Tu parles bian au moins.

L U C A S.

C' n'est point là l'embaras.
C'est sur l'instinct que ma raison se fonde :
Tout ce qui s'aime est nécessaire au monde ;
Il n'en faut retrancher que ce qui n'aime pas.

B iv

S C E N E V.

LUBIN, COLINETTE, LUCAS.

V LUBIN.
 'LA donc vraiment comme on travaille ?
 COLINETTE.

Mais c'est mon pere : ah ! j' somm' pardus !

LUBIN.

J' nous doutions de s'te belle trouvaille :

Puisque Lucas ne chantoit pus

A part-nous j'ons û défiance

Qu'i' faisoit mieux.

COLINETTE.

Je vous jurons

LUBIN.

Silence.

LUCAS.

C'est vous qui nous troublais, lorsque je commen-
 cions

A li donner queuques instructions

Dessus ces arbrissiaux & dessus leux tonture ;

J'étions à li tourner des explications

Toutes prises dans la nature :

Vous méritais que j' la r'noncions.

Je ne prétendons pus en faire note élève :

Alle gâtoit tout ; qu'alle acheve ,

Qu'alle coupe au hazard branches, fleurs & bour-
 geons ;

Ce jardin ne fera plein que de sauvageons.

(Il sort.)

S C E N E V I.

LUBIN, COLINETTE.

COLINETTE.

Vous voyais bian d'quoi vous êt' cause !
 Je ne sçaurons jamais la moindre chose ;
 Lucas vouloit m'instruire , & nous l'décourageons.

LUBIN.

Hom ! Colinette , Colinette !

COLINETTE.

Vous avais biau fair' vos gros yeux ;
 Ils ne m'apprenont rian , ceux de Lucas font mieux ;

LUBIN.

Sur quoi te parloit-il ?

COLINETTE.

Mais.

LUBIN.

Quoi ?

COLINETTE.

Sur ma sarpette ;

LUBIN.

Prends garde à toi ; Lucas est entiché d'amour ,
 J'avons vu ça sur son visage.

COLINETTE.

L'amour . . . mais queu qu' c'est qu' ça ?

LUBIN , *à part.*

Faisons queuqu' varbiage

Pour la dépaïser , & permons un détour.

Tian , l'amour... c'est... tu vas en être effarouchée :
C'est eune bête à craindre, & qui doit faire horreur.

COLINETTE.

Aga ! que m' dit' vous-là ? Mais je n' s'rois pas fâ-
chée

De la connoître un peu , pour éviter l' malheur
D'en être à mon tour entichée.

LUBIN.

Pour en v'nir à ses fins , douce les premiers jours ,

All' flatte , all' fait la patte d'v'lours ;

Mais en d'ssous la griffe est cachée.

Drès qu'alle voit que d'elle on n'a pus peur ,

A vous saisir alle s'apprête ,

Pis tout d'un coup all' vous prend à la tête ,

Pis all' se boute après au biau mitan du cœur ;

Et pis quand eune fois alle s'est là campée ,

Alle s'y tiant , alle est là dans son fort ;

L'on va , l'on viant , l'on crie , alle pince pus fort ;

Et si par la piquié queuqu' fillette attrapée

Approche de trop près un homme atteint de ç' fort ,

Alle le gagne tout d'abord.

COLINETTE.

Et vous croyais qu'Lucas...

LUBIN.

Oui , l'amour le dévore :

Peut-être stapendant que li-même il l'ignore.

COLINETTE.

On dit qu' l'Amour est l' Dieu de ce canton ;

A l'adorer chacun ici s'accorde.

LUBIN, à demi-voix.

Ça ne prouve pas qu'il soit bon ;

On veut l'amadouer de crainte qu'il ne morde ;
 En v'là justement la raison ,
 Pis qu' tu veux tout sçavoir.

COLINETTE.

Mon pere, i' faut vous croire :
 Mais avec vous pourtant vous n'êtes pas d'accord ;
 Vous m'avais dit cent fois (j'en ons bonne mémoire)
 Que l'Amour ç'te bêt' là qu'vous nous faites si noire,
 Doit s' trouver en minage.

LUBIN.

Oh ! oui : j' n'avons pas tort ,
 J' te l'avons dit cent fois , & j' te l' difons encor ;
 Pour en venir à bout , c'est là le startagème ;
 Drès qu'alle est en minage , alle n'est pus la même,
 Et c'est avec ça qu'on l'endort.

COLINETTE.

Oh ! bian , oh ! bian , laissais-nous faire ;
 Allais , n' vous embarrassais pas ,
 J' l'endormirons avec Lucas :
 Mariais-nous ensemble , mon pere.

LUBIN.

Fi donc.

COLINETTE.

Ç' garçon vous fart avec fidélité :
 S'il mouroit , ce s'roit bian dommage :
 Faut bian avoir d' la charité.

LUBIN.

Oh ! qu'i' crève, s'il veur, j' ferions un biau mariage !
 Un garçon jardignier !

L A F É T E
COLINETTE.

Eh ! bian ;
 N'appellais-vous donc cela rian ?
 De plus il est l' fillot du Seigneur du village.

LUBIN.

Il en est bian pus gras avec ç' bel avantage !
 Si c' Garçon étoit riche , encor passe.

COLINETTE.

Mais...

LUBIN.

Tian ,

Si tu m'en parles davantage ,
 Hom ! sçais-tu bian ç' qu'il en arrivera ?
 J'entrerons dans le grand vartige ;
 J'affommerons Lucas , afin qu'il se corrige ,
 Et je varrons après s'il te regardera.

COLINETTE.

Je n' li parlerons pus , mon pere.

LUBIN.

Ça t'afflige ?

COLINETTE.

Nennin , mon pere.

LUBIN.

Oh ! j' n'aurions qu'à voir ça.
 Occupe-toi du jardinage :
 Ces plantes languissent par faute d'arousage ;
 Si tu ne les cultives pas ,
 Tian , ça t' port'ra guignon , ma fille , & c'est dom-
 mage :
 Prends-y garde , ou tôt ou tard tu verras ;
 Je n' t'en difons pas davantage.

SCENE VII.

COLINETTE, *seule.*

QU'ENTEND-il donc?i' me fait presque peur.
 Travaillons, arrosons pour éviter malheur.
 Jamais l'iau de ç' ruisseau ne me parut si claire ;
 Ce s'roit un mal de la troubler :
 Ma coëffure est bian simple ! il y fauroit mêler
 Queuqu' petite fleur printaniere.
 Ah! qu' ça m' fait bian ! alles m'embellissent :
 Je sis jeune , & ces fleurs ne font que d'éclorre ,
 Si j'en croyons ç' que nos Bangers disent ,
 Deux jeunesses qui s'approchent ,
 Paroissent pus jeunes encore.

SCENE VIII.

L'AMOUR, COLINETTE.

L'AMOUR, *tenant un bouquet.*

A (*Apart.*)
 AH ! voici Colinette ; il faut nous amuser ;
 Développons son cœur en la faisant jaser :
 Cette pauvre petite ignore
 Ce que c'est que l'Amour ; mais elle en sent l'effet.

L A F Ê T E

(*A Colinette.*)

Il en faudroit aussi dans le corcet.

COLINETTE.

Ah ! ne m'approchais pas.

L'AMOUR.

Qui vous rend si peureuse ?

Vous devriez être plus courageuse ;

Vous sçavez que l'Amour me dit tout en secret.

COLINETTE.

C'est pour ça, v'là justement l'fait.

J'avons peur de l'Amour, & j' sçavons sa malice ;

Vous êt' amis, ainsi j' vous croyons dangereux.

L'AMOUR.

Que voilà bien un discours de novice !

COLINETTE.

V'là-t-i' pas qu'i' me tiant des discours outrageux !

On est ç' qu'on peut, voyais-vous.

L'AMOUR.

Quoi ! ma vue

Vous cause de l'effroi ! vous détournez les yeux !

Souffrez....

COLINETTE.

Laissez-moi-là.

L'AMOUR.

Vous voilà toute émue !

Je venois seulement vous offrir un bouquet.

COLINETTE.

Si ç' n'est pas Lucas qui me l' donne,

Sçachais que j' n'en r'cevons d' parsonne.

L'AMOUR.

Que ce Lucas doit être satisfait !

D'AMOUR.

31

COLINETTE.

Mais c'est un bon garçon.

L'AMOUR.

Et qui vous intéresse ?

Qui trouvez-vous le plus beau de nous deux ?

COLINETTE.

Vos traits avont pus de délicatesse ;

Ceux de Lucas pourtant me plaisent mieux.

L'AMOUR.

(Il feint de s'en aller.)

C'en est assez ; je dois céder à son mérite.

(Il revient.)

Dans le fond, ce bouquet a bien de la fraîcheur.

COLINETTE.

C'est vrai.

L'AMOUR.

Je veux le voir auprès de votre cœur :

Mal à propos la crainte vous agite ;

Laissez-moi l'attacher.

COLINETTE.

Eh ! mais... mais... mais vraiment !

L'AMOUR.

Laissez-moi faire, ma petite.

COLINETTE.

Ah !

L'AMOUR.

Vous ai-je fait mal ?

COLINETTE.

Oh ! que nanni.

L'AMOUR.

Comment !

L A F É T E

Qu'avez-vous donc ?

COLINETTE.

Rian , rian ; c'est qu'il palpite.

L'AMOUR.

Bon ! bon ! c'est une idée.

COLINETTE.

Oh ! non , non ; je le sens :

Mais ça me fait plaisir , & je vous en r'marçie.

L'AMOUR.

J'aime à trouver des cœurs reconnoissans.

COLINETTE.

Je n'sçavons ç'que ça signifie ;

Mais j'n'ons pus peur de vous , & j'sentons la de-
dans

Queuqu'chose qui parle , & qui nous çartifie
Que vous n'voulais qu'mon bian.

L'AMOUR.

Oui : vous avez raison ;

Et je vous ferai favorable ,

Aussi-bien qu'à Lucas.

COLINETTE.

Ça s'roit bian agriable.

Mais là , Monsieu , parlais tout d'bon ;

Dit' moi , j'vous prie , êt'-vous bien véritable ?

Dame , escusais , j'vous demande pardon ;

Mais n'feriais-vous pas queuqu'fripon ?

Vous riais.

L'AMOUR.

Ne craignez rien ; pour vous je suis sincere.

Aimez-vous bien Lucas ?

COLINETTE.

D' A M O U R.

33

COLINETTE.

Oh ! oui :

Mais ce n'est point d'amour.

L' A M O U R.

L'Amour est si joli !

COLINETTE.

En vérité ?

L' A M O U R.

Je veux vous le faire connoître ;
Vous éprouvez son feu sans le sçavoir.

COLINETTE.

Hélas !

Tenez , cela pourroit bian être.

L' A M O U R.

Parlez ; que sentez-vous quand vous voyez Lucas ?

COLINETTE.

Dam , je s'rois fort embarrassée ,
Tout franc , à vous expliquer ça :
Quand je l'voyons , j'n'ons pus d'penée ;
C'est comme un voulvari , ma tête est boulvaillée ;
Je n'comprenons rian à ç mal-là ;
D'un tas d' soupirs ma poitrine oppressée
N'peut renfermer mon cœur ; i' trote , i' va ,
I' vient ; un moment i' s'arrête ,
Pour galoper après pus fort :
Si c'étoit queque effet de ç te maleigne bête. . . .
Car en bonn' foi c'est pis qu'un fort !
Jm'sens pâlir ; après çal'rouge m'monte ;
J'ons du courage , j'ons d la honte ;

C

J'le r'gardons en m'cachant; j'voudrions approcher,
 J'voudrions fuir, & je n'pouvons marcher;
 J'voudrions li parler, & je n'pouvons rian dire;
 J'avons envi' d'pleurer, & j'avons envi' d'rîre;
 Je n'sçavons si j'devons êtr' bian aise, ou m'fâcher:
 Mon esprit est toujours dans l'doute;
 Enfin finale j'n'y vois goute.

L'AMOUR.

Moi j'y vois clair : vous avez de l'amour.

COLINETTE.

Assurément?

L'AMOUR.

Oui : depuis plus d'un jour.

COLINETTE.

Et lui? Dit'-moi de queu magniere
 Penfais-vous qu'il nous aime?

L'AMOUR.

Eh ! pourroit-il se faire
 Que pour vos sentimens il n'eût pas de retour?
 L'amour & l'amitié rarement se répondent,
 On voit bien peu naître un accord si doux:
 Mais leurs couleurs & leurs traits se confondent,
 Lorsque l'on peint tout ce qu'on sent pour vous.

COLINETTE.

I' m'aim' donc bian? J'en voudrions un gage.

L'AMOUR.

L'épreuve en est facile.

COLINETTE.

Et dit'-nous donc comment?

L'AMOUR.

Il vous aime sincèrement,

S'il vous parle de mariage ;
 Mais il éludera , s'il ne veut être amant
 Que pour le simple amusement.

COLINETTE.

I' n'demand'ra pas mieux que j'foyons en minage :
 Mais mon pere y voudra bouter empêchement.

L'AMOUR.

Je me fais fort de son consentement.

COLINETTE.

Le v'là , faites donc notre affaire.

S C E N E IX.

L'AMOUR , LUBIN , COLINETTE ,
 LUCAS.

LUBIN , à *Lucas*.

A CHEVE ton ouvrage ; il faut qu'ces lieux
 soient prêts
 Dans eune heure au pus tard.

LUCAS.

J'allons nous mettre après.

LUBIN , à *Colinette*.

Acheve itou ç'qui t'reste à faire.

COLINETTE.

Oui , mon pere.

LUBIN , à *l'Amour*.

Ah ! j'vous trouvons à propos ;

C ij

Vous avais tant d'esprit, dit-on, qu'c'est un miracle.
 Chacun vous r'garde ici comme un oracle,
 Et j'vians vous consulter : voici l'fait en deux mots;
 C'est au sujet d'Colinette.

COLINETTE.

Ah ! ma fine,
 J'l'ons déjà consulté.

L'AMOUR.

Qu'elle a l'oreille fine !
 C'est un présage heureux.

LUBIN, à *Colinette*.

Va travailler pus loin,
 J'youlons li parler sans témoin.

[*Al'Amour.*]

P'alsangué, c'est eun' petit' fille
 Qui m'baille déjà du tintoin;
 A peine-all' fort de la coquille,
 Et déjà, pargué, ça babille

Tout comme eun' grand' parsonne ; alle veut tout
 sçavoir,

Qui l'a pondu, qui l'a couvé. Ça veut tout voir,
 Tout entendre ; morgué, du matin jusqu'au soir,
 All' nous fait des questions où je n'pouvons ré-
 pondre.

Eh ! mon per', d'où vient ci ? Eh ! mon per', d'où
 vient ça ?

J'n'entendons pus que ç'jargon-là ;
 Jarni, ça commence à m'confondre.

L'AMOUR.

Elle cherche à s'instruire, & c'est bon signe.

LUBIN.

Oh ! non.

All' a donc bian du goût pour la science ?
 Tout ça n'm'annoncé rian de bon.

COLINETTE, à Lucas.

Jacoute.

LUBIN *se tourne, Colinette passe derriere son dos,*
& se remet vite à sa place sans en être vûe.

Hem !

L' A M O U R.

Plait-il ?

LUBIN.

Rian ; c'est qu'j'avons d'la défiance.
 Avec eune fillette, ici, darnierement
 J'cautions, nous croyant seul.

L' A M O U R.

Eh bien ?

LUBIN.

Apparemment

Colinette s'étoit cachée ; alle m'attrappe,
 Alle fait eun éclat de rire, & prestement
 Comm' eun éclair alle s'échappe.
 Qu'est-ç'que ça signifie ? Allons, instruisais-nous.

L' A M O U R.

Qu'un jour elle sçaura se cacher mieux que vous.

COLINETTE.

Oh ! j'vous répons bian d'ça.

LUBIN.

N'v'là-t-y pas pas qu'alle écoute ?

COLINETTE.

Je n'vous acoutons point, j'répondons à Lucas

C iij

Qui m'dit d'bian travailler.

L U C A S.

Sans doute ;

I' n'faut pas s'amuser.

L U B I N.

Parlons un peu pus bas :

Seroit-elle amoureuse ?

L' A M O U R.

Elle est assez gentille.

L U B I N.

Oh!biaucoup; je n'pouvons la renier pour ma fille :
Queuqu'ça conclut ?

L' A M O U R.

Elle sçait tout charmer ;

Dès qu'on est en âge de plaire ,

On est en âge d'aimer.

Colinette est vive , elle est tendre ;

Un cœur que l'on contraint est souvent excité.

C O L I N E T T E.

Ah ! vous avais bian d'la bonté

D'parler pour nous.

L U B I N.

All' viant de tout entendre ,

La petit' Masque ! allons d'eun aut' côté.

[A Lucas & Colinette qui se font des mines.]

M'est avis que tous deux vous vous faites des meines?

C O L I N E T T E.

Mon pere , point du tout.

L U C A S.

Oh ! je n' l'oserions point.

LUBIN, à *Lucas*.

Acoute, j'n'aimons pas les parsonnes si feines ;
 Prends-y garde, Lucas, sois exact en ce point ;
 Avec les yeux j'voyons que tu badeines ;
 Mais moi j'plaisante avec mon poing.

COLINETTE.

Tout fin dret devant vous j'allons marcher, mon
 pere.

LUBIN.

Non, non ; j'vous défendons de v'nir ;
 Vous voulderias vrament jafer, & ne rian faire :
 Reprenais vot' ouvrage, il est tems de l' finir :
 Venais ici ; vous là : mais chantais l'un & l'autre ;
 Ce fera seigne alors que vous n'vous dirais rian,
 Et qu' vous travaillerais.

COLINETTE.

Je ne chantons pas bian,
 Et je pardons la voix, quand j'entendons la vôtre.

LUBIN.

Oh ! ne barguignons point, ou sinon je varrons,
 Je serons à portée, & je vous entendrons :
 Un seul instant si l'on s'arrête,
 Je r'vians avec un bon bâton :
 Lucas, je te parlons d'eune magniere honnête :
 Mais on n'est pas toujours aussi doux qu'un mouton.



SCENE X.

COLINETTE, LUCAS.

LUCAS.
COMMENT ferons-nous, Colinette?
 COLINETTE.

J'nous regard'rons.

LUCAS

Ça n'fait pas d'bruit.

COLINETTE.

I' m'viant eun expédient ; l'occasion instruit.

LUCAS.

J'gagerions qu'il est bon à ra meine finette.

COLINETTE.

Je chanterons tout haut , & j'parlerons tout bas.

LUCAS.

C'est bian trouvé.

LUBIN, *dans la coulisse.*

Pourquoi ne chantais-vous donc pas ?

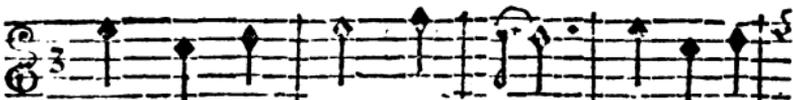
COLINETTE.

Nous charçons des chansons , mon pere.

LUBIN, *dans la coulisse.*

Allais toujours , point tant d'mistère.

LUCAS.



NE m'enten- dais- vous pas, Ma pe-ti-

D'AMOUR.

41



te Breu- net-te? Si ma bouche est mu-

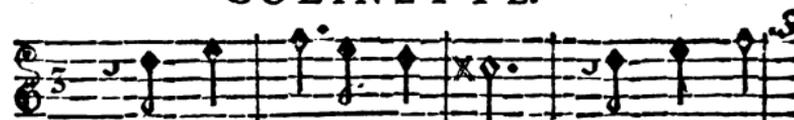


erte, Mes yeux ne le font pas: Ne

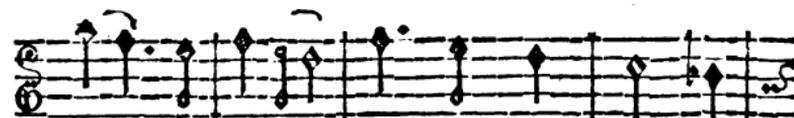


m'enten- dais- vous pas?

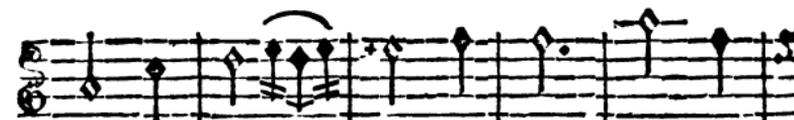
COLINETTE.



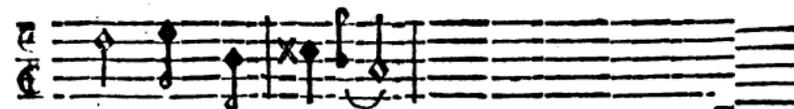
LE lan- gage des yeux Est d'un char-



mant u- fa- ge ; A deux cœurs bian é-



pris il offre mils ap- pas ; Mais à



quoi fait ç'lan- ga- ge? (On parle.)

LA FESTE

LUCAS.

Il est parti.

COLINETTE.

Non, le v'là qui nous r'garde.

LUCAS.

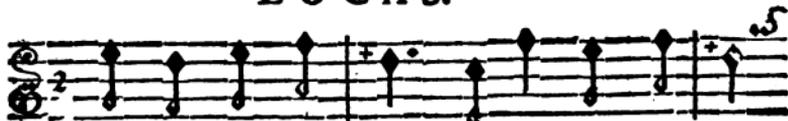
Oh! ventreguenne!

COLINETTE.



Prenons gar- de si l'on n'nous entend pas.

LUCAS.



L'Amoureuse ar- deur, L'argent & l'honneur,



Sont les trois mo- bi-les du monde,



Et sur eux tout notre es- poir se fon- de.



L'avare, en ferrant son ar- gent, Dit...

D A M O U R :

43

[*A demi-voix en parlant.*]

Ah ! Colinette , que t'es jolie !
T'es mon trésor , t'es ma folie.

[*Il chante.*]



L'ambi- tieux en dé-fi- rant....

[*Il parle à demi-voix.*]

Ah ! Colinette , queu bonheur ,
Si l'on trouvoit place en ton cœur !

[*Il chante.*]



Et l'Amou-reux en sou-pi- rant....

[*Il parle à demi-voix.*]

Colinette , si tu m'aimais bian ,
Tians , je n'vourois jamais d'autr' bian.

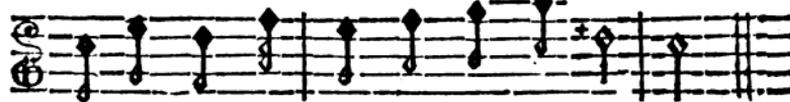
LUBIN *touffe dans la coulisse.*

Hem , hem.

LUCAS *chante.*



Tu-re , lu-re , lure & flon , flon , flon ,



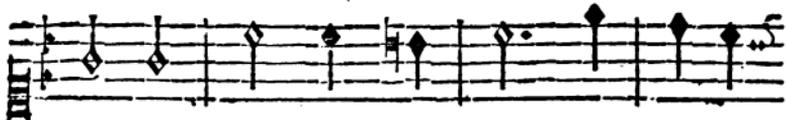
Chacun a son ton & son al- lu. re.

LA FESTE

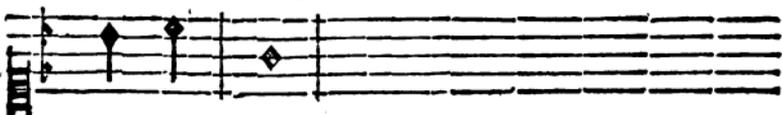
COLINETTE *chante.*



L'Aut'jour Ca- tin ap- parce- vant Guil-
Fu- rent s'ca- cher dar-riere un gros tas



laume ; L'aut'jour Guillaume ap- parce-
d'chaume ; Et pis tout bas Guillaum' dit

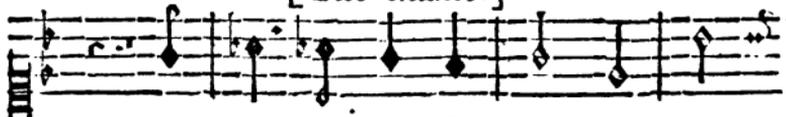


vant Ca- tin,
à Ca- tin.

[*Elle parle à demi-voix.*]

Tians , Lucas , on a biau m'défendre
De m'trouver feulette avec toi ;
Je n'pouvons obéir , & je n'sçavons pourquoi
J'avons tant d'plaisir à t'entendre.

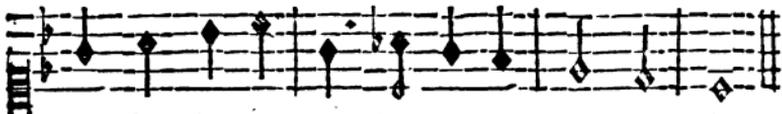
[*Elle chante.*]



Pis tout d'un coup Guillau- me D'un



peu plus près veut parler à Ca- tin : La Bel-



le fit d'son cô- té , La moitié du che- min.

D' A M O U R.

45

L U C A S chante.

Même air , second Couplet dérimé.

Avanç' ta main.

COLINETTE.

Avance aussi la tienne.

L U C A S.

Morgué la v'là.

COLINETTE.

Tians , v'là la mienne itou.

L U C A S.

Tians , j'vourois bian , si tu voulois , ma chere.

COLINETTE.

Que vourois-tu ?

L U C A S.

J'vouderions la baiser.

[Il parle à demi-voix.]

Mais ça t'fâch'ra , peut-être.

COLINETTE *parle aussi à demi-voix.*

Oh ! non ;

Bais'-là , si tu veux , mon garçon.

L U C A S *faisant la main de Colinette , dit à demi-voix.*

Ah ! la jolie petit' menon !

Par la morguene , qu' v'là qu'est bon !

[Il chante.]

Pis tout d'un coup Guillaume
S'avance encor pour li baiser la main.

COLINETTE.

La Belle fit d'son côté la moitié du chemin.



L A F E S T E

[Elle donne encore sa main à Lucas en disant;
pendant qu'il la lui baise :]

Est-ce bian mon per' ?

LUBIN.

Fort bian : chantais toujours comm' ça.

COLINETTE, à Lucas,

Tu vois bian qu'il est toujours là :

N'badinons pas, il nous obzarve.

LUBIN.

Continuais donc.

LUCAS, baisant encore la main de Colinette.

Oui, nous y v'là.

COLINETTE.

Finis, faut qu'j'ayons d'la rézarve.



AH ! que l'a- mour paroît charmant, Quand on



s'aime bien tendre- ment ! Tout devient un a-



muse- ment; Pour un A- m t Un jour

F I N.

an



n'est qu'un mo- ment Cent & cent fois on se

D' A M O U R.

47



dit qu'on s'a- dore ; Nous en dou- tons pour qu'on



le dise encore : C'est un ra- vissé- ment , Lors- qu'a-



vec senti- ment Les re- gards prononcent le fer-



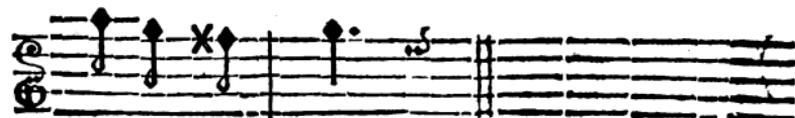
ment. L'élo- quence Du si- lence, Un sou-



rire Veut tout dire ; L'Amour , en bé- gay-



ant deux mots , Sçait te- nir les plus



jo- lis pro- pos. Ah ! que l'amour , &c.

L A F E S T E

L U C A S.

Même air.

N'envions point le sort des Grands ;
 Leurs plaisirs nous sont indifférens :
 On peut aimer dans tous les rangs ;
 L'Amour suffit au bonheur des Amans.

En blanc corcet , en petite cornette ,
 En jupon court , j'aime à voir ma brunette ;
 Un tas d'ajustemens ,
 Et de vains ornemens
 Cacheroit ses gentils agrémens.

COLINETTE ET LUCAS.

N'envions point , &c.

L U C A S.

La fortune
 Importune :
 Les Duchesses ,
 Les Princeses ,

Pour jouer avec les Amours ,
 Se débarrassent de leurs atours.

COLINETTE ET LUCAS.

N'envions point le sort des Grands ;
 Leurs plaisirs nous sont indifférens :
 On peut aimer dans tous les rangs ;
 L'Amour suffit au bonheur des Amans.


 L U C A S.

J'pouvons parler , ayons l'esprit tranquille.
 V'là ton per' tout là-bas au bout de ç't'espallier
 Avec l'jeune homme.

COLINETTE.

D A M O U R.

49

COLINETTE.

Oh ! oh ! ç'jeune homme est bian habile !
Par ma fi , j'crois qu'il est forcier :
Sçais-tu qu'il a d'viné que j't'aime ?

LUCAS.

Tu m'aimes , Colinette ! quoi ! . . .

COLINETTE.

Eh ! oui, vraiment ; je n'm'en doutois pas , moi.
I' dit qu'tu m'aim' itou tout d'même ,
I' dit que j'nous aimons d'amour.

LUCAS.

I' t'a dit ça ?

Jarnigué j'en sommes bian aise !

COLINETTE.

I' dit qu'l'Amour est bian joli.

LUCAS.

Oui-dà!

COLINETTE.

Et qu'i me l'f'ra connoître.

LUCAS.

Oh ! ne vous en déplaïse ;

Ce s'ra moi.

COLINETTE.

Toi ! tu l'connois donc ?

LUCAS.

Aga !

Si je l'connois ! drès qu'j'ons vû Colinette ,
J'avons connu l'Amour.

COLINETTE.

Dis donc à la franquette.

Comme il est fait.

LUCAS.

Tians, il est dans mes yeux.

D

LA FESTE
COLINETTE.

O ciel !

LUCAS.

Et dans mon cœur.

COLINETTE.

Avec ça t'es joyeux ?

LUCAS.

Oui, quand j'te vois, autrement ça m'fait rage.

COLINETTE.

J'sçavons un r'mede à ça.

LUCAS.

Quel est-il ?

COLINETTE.

C'est l'mariage.

LUCAS, *à part.*

On m'l'avoit dit : aye ! alle a lâché l'mot
Que j'craignons tant.

COLINETTE.

Qu'as tu donc ?

LUCAS.

Ça m'affomme.

Parler d'mariage avec un honnête homme ;

[*A part.*]

Je m'souviens bian d'la l'çon, morgué je n'fis pas
fot.

COLINETTE.

Mais qu'as tu donc ? J'n'y pouvons rian con-
noître.

LUCAS.

Vous n'm'aimais pas.

COLINETTE.

Si fait.

LUCAS.

Nanni.

D'AMOUR:
COLINETTE.

51

Moi j'te dis qu'si :
Je l'dois sçavoir mieux qu'toi, peut-être.

LUCAS.

T'nais, quand on aim' queuqu'un, on n'agit pas
ainsi,

Mademoiselle ; ou c'est qu'on a l' cœur traître.

COLINETTE.

Tu n'me crois donc pas ?

LUCAS.

Non.

COLINETTE.

Ah ! le vilain ingrat !

Il a r'fusé l'mariage ; i' n'fait d'moi nul état.

Eh bian ! oui , je n' t'aim' pas.

LUCAS.

Oh ! v'là c'en qu' c'est qu' les femmes !

Palsanguene avec leux doux yeux ,

All' sçavont allumer des flammes ,

Et c'est pour s'en gauffer : hom , je sis furieux ,

Je r'prends ma b'sogne , & je n' veux pus rian
dire.

COLINETTE , à part.

Eh bian ! la , n'v'là-t'y pas qu'à présent je soupire ?

Et j' sis fâchée itou d' le voir fâché :

A li mon cœur s'est attaché ,

Je n'le sens qu'trop. Ah ! queu martyre !

[Haut.] Lucas.

LUCAS , à part.

Bon ! all' reviant ; tenons not' fiar.

COLINETTE.

Lucas ,

Lucas.

D ij,

L A F E S T E

LUCAS, à part.

Morgué ! n'répondons pas.

[*Lubin paroît dans le fond du Théâtre ,
& les écoute.*]

COLINETTE.

Peur que mon pere n'nous surprenne ,
Chante donc.

LUCAS.

Non ; j'n'ins pus envi' d'chanter.

COLINETTE.

Eh bian ! il faut qu' j'en prenn' la peine.

Air : *L'autre jour le gros Colas.*

Qu'j'aurons d'plaisir à sauter

A la fête du Village !

[*Elle parle.*]

Quoi ! tu ne veux pas répéter ?

Comment , tu boudes ?

LUCAS.

Oui ; j'enrage.

COLINETTE.

Va , Lucas , c'est que j'badinions.

LUCAS , sans regarder Colinette.

Tu me trompes.

COLINETTE.

Non.

LUCAS , sans la regarder.

Si.

COLINETTE.

Mais du moins l'on regarde.

LUCAS.

J'nous en baillerons bian de garde ;
J'te croirions , si j'te r'gardions.

COLINETTE.

R'aime ta Colinette ; allons , Lucas.

L U C A S , *sans la regarder.*

Friponne ;

COLINETTE.

Eh ! bian ! je nous en allons donc.

L U C A S , *à part.*

Sen iroit-elle ? Au fond alle n'est pas trop bonne.

COLINETTE *fait semblant de s'en aller ,
passe de l'autre côté , & se trouve vis-à-
vis Lucas.*

Lenigaud qui croyoit que j'm'en allions tout d'bon !

L U C A S .

Tu m'attrapes toujours ; mais va, tians, j'te l'par-
donne ;

Pour fair' la paix , baill'-nous un p'tit baiser.

S C E N E X I I .

COLINETTE , LUBIN , LUCAS.

*(LUBIN qui s'est approché doucement , avance
la tête au moment qu'ils vont s'embras-
ser , de façon que Lucas rencontre sa joue
au lieu de celle de Colinette.)*

COLINETTE.

Miséricorde !

L U C A S .

Où fuir ?

L U B I N , *à Lucas.*Je pense
D i i j

Que ça t'a paru bon.

COLINETTE.

Pourquoi vous aviser
D'nous acouter, aussi ?

LUBIN.

J'ons vû la manigance.

LUCAS *chante.*

Mi, mi, fa, re, mi,

Chantais, mon ami.

LUBIN.

Oh ! c'est assez chanter ; i' faut maint'nant qu'tu
danse.

Oh ! n'espere pas échapper.

LUCAS.

Oh ! qu'nanni.

COLINETTE, *voulant fuir.*

Stapendant j'n'avons rien d'mieux à faire :

LUBIN, *courant après Colinette.*

Tu prétends fuir itou ?

COLINETTE.

J'vous craignons, mon cher pere.

LUCAS, *voulant fuir.*

Sans doute.

LUBIN.

Doucement, je sçaurons t'attraper.

COLINETTE.

Quand vous vous boutais en colere,
Tenais, vous n'êtes pas si biau que d'ordinaire.

LUBIN.

Enfin j'vous t'nons tous deux ; contais-nous vos
raisons.

Mon sieu Lucas, c'est donc là l'jardinage

Dont vous baillais de si bonnes leçons ?

Eh ! mais ; alle promet pour son apprentissage.

COLINETTE.

Est-ç'qu'i'gni avoit du mal à ce que je faisions ?

LUBIN.

La bonne piece avec son doux langage !

Ah ! si gni avoit du mal ?

COLINETTE.

Dam', ça s'roit bien dommage ;

Car c'est bian amusant.

LUCAS.

Mon bourgeois.

LUBIN.

Sans façon,

Qu'on détale d'ici.

LUCAS.

Mon maître.

LUBIN.

Ais-en eun autre.

COLINETTE.

Ah ! mon pere , Lucas est un si bon garçon !

LUBIN.

Oui , c'est le tian à toi ; mais ce n'est pas le nôtre.

SCENE XIII. & dernière.

L'AMOUR, LUBIN, LUCAS,
COLINETTE.

L'AMOUR.

Q U'AVEZ-VOUS donc ? D'où vient tout
ce fracas ?

LUBIN.

Al.^o se gobarge de son pere ;

D iv

J'l'avons surpris encor jasant avec Lucas.

LUCAS.

V'là bian d'quoi se mettre en colere !

LUBIN.

Que l'on décampe.

LUCAS.

Eh ! bian ! j'en ons peu d'embarras ;
Ici je n'fis r'venu que pour voir Colinette ;
Car morgué , ma forteune est faite.

LUBIN.

Comment ?

LUCAS.

Sur vous j'aurons le pas ;
Mon parrein , l'Seigneur du village ,
Me fait son maître Jardignier ;
Tantôt en vous quittant j'ons trouvé ç't avantage.

L'AMOUR , à *Lubin*.

Lucas n'est plus à dédaigner :

Donnez-lui Colinette.

LUBIN.

Oui-dà , ça s'pourroit faire.

COLINETTE , à *Lubin*.

Vous voyais qu'à présent il est bian établi.

LUBIN.

Dans l'fond , Lucas , j'goutons assez ton caractère ;
Tu sçais vivre , d'ailleurs t'es un garçon poli ,
Et si tu m'as dit vrai , j'veux bian t'bailler ma fille.

COLINETTE.

Mon pere , grand merci.

LUCAS , à *part*.

(*A l'Amour*.)

Jarni qu'alle est gentille !
Je m'fens bian tenté.

L'AMOUR , *bas à Lucas*.

Songe à ce que tu feras.

D' A M O U R.

57.

LUCAS.

(Bas à l'Amour.) (Haut.)

Oui. Je n'somm' pas encor pressé d'être en famille.

LUBIN.

Tu n'en veux point ?

LUCAS.

Non morgué , j'n'en veux pas.

COLINETTE.

Ah ! j'n'y tians pus , ça m'désespere.

LUBIN.

Comment ! morgué , quand j'te préfere. . .

L' A M O U R , à Lubin.

Si vous voulez qu'elle ait un époux de ma main ,
J'en connois un plus riche.

LUBIN.

l'épous'ra drès d'main ;

L' A M O U R , à Colinette.

En ferez-vous bien aise ?

COLINETTE , en pleurant.

Oh ! oui.

LUBIN.

C'pendant tu pleure.

COLINETTE , en pleurant.

C'est d'plaisir ; mais n'faudra pas que j'demeure
Avec Lucas , déjà.

LUBIN.

Pourquoi ?

COLINETTE.

T'nais , c'est que j'l'aimerions toujours maugré
moi-même ;

J'veux m'en aller bian loin , bian loin.

LUCAS.

Oh ! jarnigoi !

[A Colinette.]

N'souffrons pas ça. Vous sçavais que j'vous aime.

COLINETTE, *en sanglottant.*

A tes ... à tes discours j'avois ajouté foi.

Je n'oublierons jamais ta ... ta ... par ... perfidie ;

Ça fait l'malheur de ... de ... d'ma vie.

LUCAS.

Ouf ! je n'parmettrons pas qu'on fasse ç'mariag'-là :

J'fronseun' sotise, on l'dit ; mais ça n'importe :

Qu'il en arrive ç'qui pourra ,

Sur les dangers mon amiquié l'emporte.

Sans Colinette enfin je n'vivrois pas content :

L'mariage n'a pus rian que j'craigne ;

J'épous'rons Colinette, & morgué j'l'aim'rons tant,

Qu'il fauroit qu'all' fût bien maleigne ,

Et qu'all' fût d'un penchant

Bian traître , bian méchant ,

Pour me jouer queuqu' tour indeigne.

L'Amour est un secret qui rend toujours chéri ;

Et c'est toujours la faute du mari ,

Lorsque sa femme le dédaigne ;

Tant qu'j'aim'rons bian , ce s'ra not' régime.

L' A M O U R , à Lucas.

Quelque jour tu seras fâché.

LUCAS,

Je n'vous entendons pus , morguene j' fis lâché :

Si j'avons Colinette , & qu'un galant l'approche ,

Tatiguene ... je n' dirons mot ;

A not' moitié je n'frons aucun reproche ,

A not' rival je n'baill'rons point taloche ;

Mais j'n'agiron pas comme un sot ;

D'amour & d'amiquié je r'doublerons la dose ;

Qu'un nouviau courtisan s'présente après, s'il ose ,

D' A M O U R.

59

Colinett' varra, jarnigoi,
Si queuqu'un peut l'aimer mieux qu'moi.

LUBIN.

Je n'comprends rian à ça.

L' A M O U R.

(A Lucas.) De tout je suis la cause.
C'est où je t'attendois : va, Lucas, ne crains rien :
Colinette est sensible, & son ame est sans feinte ;
Avec simplicité sa tendresse s'est peinte ;

Je lui devois un cœur digne du sien :
J'ai voulu t'effrayer, pour éprouver le tien.

A présent il est tems de me faire connoître ;

Je suis l'Amour sous cet habit champêtre :
Faites votre bonheur, & vous ferez le mien.

LUBIN.

Oh! pour stilà c'est not' maître.

COLINETTE.

Mon cher per', c'est donc là ç'te bêt' qui mord ?

LUBIN.

Sans doute.

COLINETTE.

Alle paroît sous eune aimable forme.
Mon p'tit Lucas, éveillons-la si fort
Que jamais alle ne s'endorme.

LUBIN.

J'voyons vot' joie avec ravissement :
J'allons charcher les filles du village,
Et les garçons itou, pour célébrer gaiment
L'heureux jour de vot' mariage.

LUCAS.

Ne perdais donc pas un moment.

L A F E S T E

L' A M O U R.

Du bonheur le plus pur devenez les modeles ;
 Fixez-moi près de vous pour filer vos momens :
 C'est bien souvent la faute des amans ,
 Si je me ressouviens que je porte des aîles.

D I V E R T I S S E M E N T.

[*Les habitans du village & des hameaux voisins viennent rendre hommage à l'Amour. Lucas & Colinette paroissent en habit de noces ; l'Amour les unit.*]

V A U D E V I L L E.

Chantons tous le plaisir d'aimer : Ah !

quel plaisir d'aimer ! Fil-le qui craint de

s'enflam-mer, Est bien de son villa-ge.

Sans le plaisir d'aimer, Il n'est point

de bel â-ge.

D' A M O U R.

61

On voit Gothon se gendarmer :

Ah ! quel plaisir d'aimer !

Un Berger va bientôt calmer

Une humeur si sauvage.

Sans le plaisir , &c.

Pourquoi , dit-il , vous allarmer !

Ah ! quel plaisir d'aimer !

L'Amour a sçu tout animer ,

Et tout lui rend hommage.

Sans le plaisir , &c.

Le Bailli veut tout réprimer :

Ah ! quel plaisir d'aimer !

Quand il va chez lui s'enfermer ,

Il change de langage.

Sans le plaisir , &c.

Le Magister qui veut blâmer

Le doux plaisir d'aimer ,

Et d'autres qu'on n'ose n'ommer ;

Vont chanter à l'ombrage ;

Sans le plaisir , &c.

Gothon se laisse défarmer :

Ah ! quel plaisir d'aimer !

Et sent le desir s'allumer ;

Son Berger l'encourage.

Sans le plaisir , &c.

Leurs yeux ne font plus qu'exprimer ;

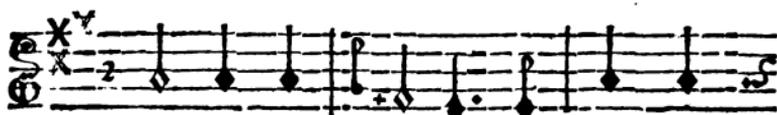
Ah ! quel plaisir d'aimer !

Ils chantent jusqu'à s'enrhumer ,

Chaque soir , au boccage ;

Sans le plaisir , &c.

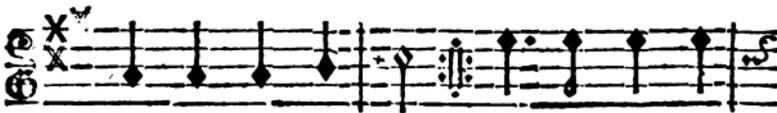
A U T R E.



P Ar un Di- manche , Mar- got , drès



le ma- tin , En cotte blan- che, Sus



l'prunier d'no' voi- fin , Y croquoit la



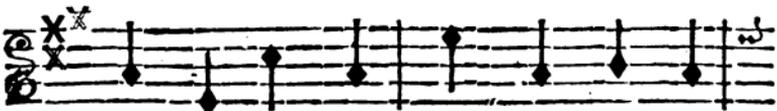
preune ; Le voi fin pas- sa : Oh ! la



belle Breune ! Oh ! que faites- vous



là ? Se couons l'arbre , Secouons la



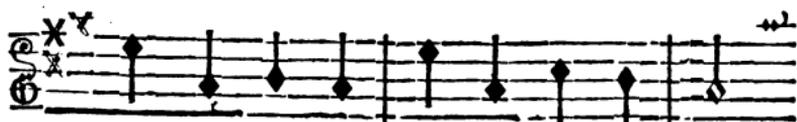
branche , Eh ! oh ! l'pied , haut , Ma p'tit' m'a-

D' A M O U R.

63

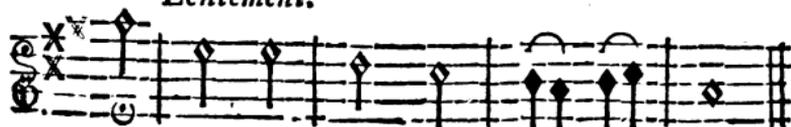


mi', Ma p'tit' cot' bla', Ma p'tit' Mar-



g'rit, Ma p'tit' Mar-got, Le fruit tom- b'ra.

Lentement.



Ah! Ne j'tez pas Marg'ritte à bas.

Ah! la friponne!
 Ah! vous nous volais donc!
 Mais j'te pardonne,
 Et de tout j'te fais don;
 Pour tout je n'te d'mande
 Qu'un baiser mignon,
 Et la p'tit' friande
 Ne répondit pas non.
 Secouons l'arbre, &c.

V'là la fillette
 Qui tombe dans ses bras;
 Mais la pauvrete,
 All' ne se blessit pas:
 Oh! Monsieu, dit-elle,
 J'vous pri' de m'laisser:
 La voyant si belle,
 I voulit l'embrasser.
 Secouons l'arbre, &c.

64 LA FESTE D'AMOUR.

On se fatigue
De résister en vain ;
Et moitié figue ,
Et puis moitié raisin ;
All' rendit l'oreille :
Deux baisers il prit ;
Et plein eun' corbeille ;
Al' remportit du frit.

Secouons l'arbre ,
Secouons la branche.
Eh ! oh ! l'pied , haut ,
Ma p'tit' , m'ami' ,
Ma p'tit' cor' blanche ,
Ma p'tit' Marg'rit' ,
Ma p'tit' Margot ,
Le fruit tomb'ra , ah !
Ne j'tez pas Marg'rit' à bas.

F I N.

Le Privilège général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1759 , & a été enregistré le 16 Mai suivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N^o. 121. fol. 356.